

riez former des sociétés, qui tout en agissant avec moins de vigueur, n'en atteignent pas, moins le même but ; celui de rendre le peuple fort et de détruire le commerce britannique. En vérité ce serait à vous faire plumer.

Nous finissons par vous assurer qu'en retranchant les boissons du commerce c'est nous ôter le pain de la bouche, ou plutôt, c'est nous arracher les dents et nous forcer à ne manger que sur les genévies. Ce qui est bien sensible.

Cependant, avant de terminer, nous vous donnerons un petit conseil, pas mauvais à suivre : ce serait d'agir comme dans l'affaire de Gaughnawaga, c'est-à-dire, de passer une ordonnance avec laquelle vous pourriez abattre ces sociétés, sans qu'elles puissent retomber ou se plaindre.

Daignez, noble confrère, prendre cette pétition en considération ; mais pas sous votre *stricte* considération, car, comme celle des avocats de Montréal, nous n'en entendrions jamais parler.

(Ici est un blanc pour les signatures.)

---

LA CANADIENNE.

Voilà long-tems que nous n'avons vu la *Canadienne* dont nous pensons l'ignoble carrière terminée. Un ami nous apprend cependant qu'elle existe encore et, qu'elle continue à faire la honte de tout ce qu'il y a dans Montréal de personnes de goût, même du moins épuré. Afin de montrer de quelle façon cette feuille peut coopérer au *bonheur* et surtout à l'honneur du *peuple*, nous citerons un petit fait, qui semblerait futile par lui-même, mais que nous traitons néanmoins sérieusement, attendu qu'il est véritablement pénible de voir combien quelques individus, dépourvus du plus léger discernement et de l'éducation la plus grossière, peuvent compromettre la réputation de tout un pays vis-à-vis de l'étranger, pour la simple gloire de voir leur nom en tête d'un imprimerie et afin d'attrapper quelques sous, que donneront toujours des curieux pour entendre débiter du grosses sottises.

Nous eûmes il y a quelques jours la visite d'un voyageur de distinction qui l'état du pays, vu les troubles des dernières années, intéressait vivement, et qui y avait été attiré par le désir de voir par lui-même cette contrée qui tant de liens attachait à la France et que l'on connaît si mal au-delà de l'Atlantique. Dans la longue conversation que nous eûmes avec lui, nous dûmes combattre fortement ses idées sur l'ignorance *Canadienne*, idées qui n'étonneront personne si l'on considère qu'il les avait puisées en certain très-haut lieu où il eut occasion d'aller présenter ses hommages de voyageur. Dans le cours de la discussion il tira de sa poche, pour appuyer son argument, un numéro de la *Canadienne* qu'il emportait, disait-il, comme monument d'ignorance et de sottise. Il croyait que dans le Canada comme en France un journal était l'organe d'un parti, et que ce qu'il y a dans le pays de talent et d'habileté concourait à l'œuvre commune de propagation ; il plaçait la *Canadienne* au rang des journaux satiriques chargés de faire une guerre qui pour en être plus gaie et plus amusante n'en est pas moins effective et inquiétante. Il pensait la *Canadienne* le *Figaro*, le *Corsaire* ou le *Charivari* du parti Canadien à Montréal ; et, croyant naturellement que les personnes distinguées de ce parti aidaient à la rédaction de cette feuille et que le reste applaudissait à ses prétendues saillies, il se récriait contre l'éducation, l'esprit et le goût de toute la masse. Nous parvîmes avec peine à le détromper en lui déclarant que les hommes tant soit peu instruits en Canada, craignent se dégrader même en protestant contre l'existence de la *Canadienne* dont la lecture ne peut que faire lever les épaules. Je lui fis de plus remarquer que la publication d'un journal en Canada était toujours une entreprise particulière, pour laquelle le rédacteur seul devait supporter le blâme ou la louange.